

Entretien de CLAUDINE KARLIN

Numéro de l'entretien :	7
Entretien réalisé le :	03/10/2016
Nom de l'enregistrement filmé :	« 7_Karlin_enregistrement »
Lieu :	Bureau de Claudine Karlin, MAE, Nanterre (92)
Durée de l'entretien :	01h16mn14s
Poids du fichier (.wav) :	769 Mo
Commentaires :	Interviewer : Gwendoline Torterat Interviewé : CK

[>QUESTION]: Est-ce que vous pourriez vous présenter s'il-vous-plait?

[>CK]: Je suis Claudine Karlin. J'ai commencé l'archéologie en 1961 en suivant les cours d'André Leroi-Gourhan au Musée de l'Homme. Il donnait à ce moment-là des cours d'ethnologie et d'archéologie. Et à la fin de l'année universitaire, durant l'été 1961, j'ai suivi le stage d'Arcy-sur-Cure, un stage de quinze jours ou trois semaines, intégré au cursus il me semble.

Il s'est trouvé que Leroi-Gourhan m'a envoyé ensuite au Pakistan où j'ai travaillé six mois de septembre 1961 à mars 1962 avec la mission française à Amri¹ (Sind, Pakistan). En septembre 1963 ou en mars 1964, je suis partie sur le site de Mirgissa². Et en 1964, quand je suis revenu du Soudan égyptien, il y a eu Pincevent. J'ai fait partie de l'équipe venue expertiser les vestiges exhumés par les travaux de la sablière de Pincevent. Je n'ai quasiment plus quitté le site et cette année 1964, nous avons fouillé de mai à septembre. J'ai passé le dernier certificat de ma licence en 1965 juste après une campagne de printemps sous la neige à Pincevent et avant la campagne d'été. En 1966 je suis entrée officiellement dans l'équipe Leroi-Gourhan comme technicienne CNRS avec, outre la fouille, la charge des remontages. J'ai fait toutes les campagnes de Pincevent, celles de printemps comme d'été, entrecoupées par une participation aux fouilles dirigées par Danièle Lavallée au Pérou puis en Argentine, en charge de l'étude du débitage. J'ai aussi travaillé en Angola avec Manuel Gutierrez, dans le cadre de la mise en place d'une école de fouille inspirée par Pincevent, en charge là de la formation des cadres futurs de cette école. Ma présence sur ces missions était d'abord justifiée par les compétences acquises à Arcy puis Pincevent.

[>QUESTION]: Qu'est-ce qui vous a amené avant ça à vous intéresser aux cours de Leroi-Gourhan?

[>CK]: C'est une histoire un peu personnelle. Il s'est trouvé qu'à l'adolescence, j'ai eu quelques problèmes d'identité et je suis partie en Grèce chez des amis pour quitter le milieu parisien, pour essayer de me retrouver. J'ai passé le bac philo à ce moment-là en Grèce, à l'Ecole d'Athènes. Avec les amis qui m'hébergeaient, nous avons beaucoup visité de sites. J'étais chez des amis qui n'étaient pas archéologues, mais complètement implantés dans le milieu culturel grecque. Et je trouvais que l'archéologie, c'était génial. Ça permettait de sortir des statues, des temples. Je suis rentrée en France et le hasard a fait que, au lieu d'aller faire de l'histoire de l'art à l'Institut d'Art rue Michelet, je suis allée suivre des cours d'ethnologie et de Préhistoire au Musée de l'Homme. Dès le début, ça m'a absolument passionné et je n'ai pas cherché ailleurs. J'ai suivi le cursus. J'ai suivi Leroi-Gourhan.

[>QUESTION]: Pourquoi par hasard?

[>CK]: J'habitais à ce moment-là dans le 16^e arrondissement. Ma grand-mère, qui habitait du côté de Montparnasse, avait comme voisine du dessus la mère d'un professeur d'anthropologie, le professeur Raoul Hartweg du Museum. Il lui a dit : « Oh mais votre fille devrait aller au Musée de l'Homme où il y a des cours, ce serait bien plus simple. » J'ai donc été au Musée de l'Homme où j'ai rencontré le Professeur Hartweg qui m'a renvoyée vers le professeur Leroi-Gourhan. C'est le hasard. Au lieu de traverser Paris pour aller à la Sorbonne, je faisais dix minutes à pied pour aller au Musée de l'Homme.

¹ Un tell sur les bords de l'Indus, mission dirigée par Jean-Marie Casal, assisté de sa femme Geneviève Casal.

² Il s'agit de la dernière forteresse égyptienne avant le Soudan qui dominait et défendait la deuxième cataracte, dans le cadre de la mission française dirigée par Jean Vercoutter. Jean était secondé par André Vila qui avait travaillé avec Michel Brézillon au Sahara pour la mission Lhote, puis que j'avais connu à Arcy sur Cure.

[>QUESTION]: Est-ce que vous aviez déjà fouillé?

[>CK]: Je n'avais jamais fouillé et c'est vrai que l'approche que Leroi-Gourhan avait de la Préhistoire m'intéressait. Quand je suis arrivée à Arcy-sur-Cure, pour moi, ça a été un moment extrêmement important parce que je n'avais jamais fouillé. Je me suis trouvée immédiatement dans une équipe qui travaillait. Et il y avait un esprit de recherche, un esprit de formation. On avait tous les soirs des cours dans la grotte du Trilobite, on sortait alors le tableau noir. Il y avait à la fois des cours théoriques et la pratique et j'ai aimés.

[>QUESTION]: Après un an de formation universitaire et vous vous retrouvez dans une équipe avec des individus, je l'imagine, aux statuts bien différents et avec des degrés de connaissance variables. Comment est-ce que vous vous êtes fait une place au fur et à mesure ?

[>CK]: Vous me demandez de remonter loin dans mes souvenirs. J'ai commencé dans la grotte du Renne et je suis très vite passée dans l'équipe du Bison qui était dirigée par le Père Hours. Je ne sais plus pour quelle raison, mais sûrement d'organisation d'équipe. Ça a alors très bien marché. Il m'a appris beaucoup de choses. J'ai aimé la manière dont il travaillait, dont on travaillait. On était à cheval entre l'extérieur et l'intérieur de la grotte du Bison. J'aimais bien ça. J'aimais bien rentrer dans la grotte avec mon matériel et passer des heures à plat ventre sur un foyer. Je me souviens avoir fouillé un foyer qui était à gauche dans l'entrée du Bison. J'étais déjà en empathie par rapport au travail de terrain.

À la fin de ce premier stage, Leroi-Gourhan m'a proposé de travailler dans la mission Casal au Pakistan. Je ne sais pas pourquoi, sans doute parce qu'il était apparent que j'étais en symbiose avec le terrain et que j'y prenais du plaisir. Ça s'enchainait immédiatement. En automne 1961, je suis partie pour six mois au Pakistan. C'était un moment où Leroi-Gourhan développait ses méthodes de fouille. Les missions à l'étranger continuaient encore à fonctionner de manière traditionnelle, c'est-à-dire à l'anglo-saxonne. Le travail était fait dans la stratigraphie, en descendant dans de larges carrés, ce qui leur donnait quatre coupes, mais une vision d'ensemble morcelée. André Leroi Gourhan cherchait à travailler dans la synchronie en décapant largement un même niveau pour avoir une vision d'ensemble et la possibilité d'analyser un sol archéologique comme un ethnologue. Un certain nombre de chercheurs français travaillant à l'étranger essayaient d'avoir des étudiants formés par Leroi-Gourhan pour travailler dans leur mission. Et c'est comme ça que je suis partie, et très rapidement alors que j'étais vraiment une débutante. J'avais apparemment acquis assez de technique, pendant ces quinze jours durant lesquels durait ce stage (ou trois semaines je ne sais plus). Je semblais pouvoir répondre à ce que Jean-Marie Casal attendait, lui-même m'ayant aidé à m'adapter aux conditions de la fouille d'un tell et à la direction d'une équipe d'ouvriers. Ça a très bien marché. À Amri, je me souviens que je succédais à une autre élève de Leroi-Gourhan.

[>QUESTION]: Vous aviez quel âge à ce moment-là ?

[>CK]: En 1961, j'avais 21 ans.

[>QUESTION]: Et du coup, celui qui vous a davantage formé techniquement, qui était-ce ?

[>CK]: Techniquement, c'était le Père Hours.

[>QUESTION]: Comment fouillait-il ?

[>CK]: L'ensemble du travail était quand même organisé par Leroi-Gourhan qui avait mis au point un certain nombre d'objectifs qu'il se fixait et qu'il essayait d'atteindre à travers les méthodes de fouille. Le Père Hours et Brézillon répondaient à cela par un suivi sur le terrain et l'application des méthodes, d'autant que Leroi-Gourhan venait très régulièrement. Déjà à ce moment-là, lui ne fouillait pas. Depuis 1961, je ne

l'ai jamais vu fouiller. Jamais. Par contre, il était très souvent là, discutant sur le bord, posant des questions à ceux qui fouillaient, aussi bien avec Hours et Brézillon qu'avec les petites mains qui travaillaient. Et les techniques, c'étaient le début. Elles se sont ensuite affinées, mais c'était le début dans l'usage des plans, d'un cahier de fouille, du petit grattoir et du pinceau, etc. Le classique.

[>QUESTION]: Est-ce que vous avez des souvenirs de la fouille du foyer ?

[>CK]: On était deux parce qu'il n'y avait pas de place pour un troisième. On travaillait à plat ventre. Le Père nous obligeait à sortir régulièrement. Toutes les heures, on sortait dix minutes parce que sinon c'était physiquement éprouvant. On avait comme une sorte d'ivresse et pas du tout envie de s'arrêter. Leroi-Gourhan veillait à ce que l'on ne fasse pas de bêtises. On sortait donc toutes les heures. Et, je m'en souviens très bien. On était à plat ventre toutes les deux en oblique, par rapport à la paroi de la grotte. On avait derrière nous un petit wagon dans lequel on versait nos déblais et qui était tiré vers l'extérieur quand il était plein. On fouillait avec un éclairage de lampes, à la lumière artificielle. On n'était pas vraiment à l'entrée. C'était un petit peu à l'intérieur. On fouillait. On avait nos cahiers de notes sur lesquels on notait ce que l'on voyait, ce qu'il se passait. On avait les plans, les photos.

[>QUESTION]: Et tout ça avec cette autre fouilleuse ?

[>CK]: Je ne me souviens plus qui. Je sais qu'elle a changé et que cela n'a jamais été un garçon. Je l'ai fait à peu près quinze jours. Je ne me souviens plus des noms. Il y avait un roulement.

[>QUESTION]: Vous vous retrouvée à plusieurs reprises avec deux, trois personnes alors ?

[>CK]: Oh non, jamais plus de deux. On ne pouvait pas loger. Dans mes souvenirs ça a changé plusieurs fois. Il y a eu une fouilleuse qui n'a pas supporté et a arrêté au bout de deux heures. Et puis il y en a eu une avec laquelle nous avons fait une solide équipe. Ce qui avait du sens, car nous étions vraiment isolées dans ce cocon que représentait la grotte. Lorsque nous nous glissions à quatre pattes à l'entrée de la grotte, puis à plat ventre sur nos planches, nous avions l'une et l'autre le même sentiment, celui d'entrer dans un monde à part. Et c'était notre monde.

[>QUESTION]: Il fallait donc sortir à chaque fois. Et le Père Hours ?

[>CK]: Il y avait à la fois la fouille à l'intérieur de la grotte du Bison et il y avait la fouille sur la partie avant du Bison. Et lui surveillait l'extérieur, avec une fouille à l'avant de l'éboulis, une autre à l'entrée de la grotte et nous à l'intérieur. Je n'ai pas souvenir qu'il vérifiait, mais je pense qu'il devait jeter un œil le soir, une fois que l'on avait fini la journée. S'il y avait un problème, effectivement, on l'appelait, mais autrement il suivait plus en discutant : « Comment ça va ? Qu'est-ce que vous avez ? Qu'est-ce que vous trouvez ? » Il fallait que l'on sorte pour qu'il puisse rentrer. Je me souviens qu'un jour, alors qu'une équipe de deux personnes travaillait à l'entrée de la grotte du Bison, on a entendu le Père dire : « Monsieur X reculez, Monsieur X. Reculez, Monsieur X. Reculez... ». Ce n'était pas crié, c'était calme, mais le ton devenait sans appel et monsieur X a obéi au moment où un gros fragment de l'aplomb de la paroi qui surplombait l'entrée de la grotte s'est effondré. On a tous eu peur, mais on a admiré le calme du Père Hours.

[>QUESTION]: Est-ce que ça vous ait déjà arrivé d'être confrontée à un problème dans cette zone-là ?

[>CK]: Je n'ai pas souvenir. J'imagine que j'ai dû avoir besoin de réponses, que ça a dû arriver. Je n'ai pas souvenir que ça ait été un blocage. Manifestement, dans la mesure où je n'ai pas souvenir d'avoir vécu quelque chose de difficile, les choses ont dû se régler tout simplement. J'ajouterai une anecdote : le père, accroupi devant l'entrée pour discuter avec nous, nous faisait rire, lorsque nous estimions avoir bien

travaillé en nous chantant « Le petit chaperon rouge qui allait à la civette », chanson qui commence par « Un pâtissier demeurant/dans la plaine de Montrouge/avait un' charmante enfant/app'lée le p'tit chaperon rouge... ». De l'intérieur de la grotte nous réclamions la chanson qui nous faisait beaucoup rire chantée par le Père et les fouilleurs du Bison reprenaient en chœur, sauf nous qui avions la cage thoracique coincée sur les planches.

[>QUESTION]: Est-ce que vous avez souvenir que Leroi-Gourhan soit venu vous voir ?

[>CK]: Leroi-Gourhan oui, bien sûr. Bien sûr. Il était à l'entrée, discutait avec le Père pour faire le point. Je sais que ce qui m'avait posé problème, disons, c'est le fait que c'était un foyer qui était complètement contre la paroi. Il n'y avait absolument aucune hauteur. Je ne comprends toujours pas d'ailleurs, mais ça maintenant je pense que Maurice Hardy et Michel Girard, en reprenant les fouilles, ont réussi à avoir un peu plus de données à propos de ce foyer. Mais c'est vrai qu'à cette époque, je me disais : « Mais pourquoi est-ce qu'ils sont allés faire un foyer dans ce coin-là ? ». C'était ça mon interrogation. Leroi-Gourhan ne pouvait pas me répondre.

[>QUESTION]: Vous étiez donc susceptibles d'échanger sur ce type de questions ?

[>CK]: Oui, bien sûr, mais sur la fouille elle-même. La discussion c'était : « Là c'était un peu plus noir ou ça devient très noir. Il y a des pierres ou il n'y en a pas ». Il s'agissait plus de rendre compte et ça, ça a toujours été. J'ai l'impression que sur Arcy, et puis Pincevent, on a toujours été les mains de Leroi-Gourhan. Il surveillait « ses mains » en même temps qu'il leur faisait confiance.

[>QUESTION]: Vous avez fait une campagne à Arcy. Est-ce que vous avez des souvenirs sur l'extérieur de situations de travail ?

[>CK]: Il y avait d'abord les cours du soir. Il y avait le matin avec le réveil au biniou. Les tentes étaient placées le long du chemin de la Cure, c'est-à-dire parallèles à la Cure et le Patron remontait le chemin en jouant du biniou jusqu'à la dernière tente. Et je me souviens que j'avais une tente assez loin parce que j'arrivais un peu plus tard. On se baignait, on faisait sa toilette dans la Cure. Et on déjeunait dans le Trilobite. C'était Élisabeth Vila, femme d'André, qui faisait la cuisine et il y a eu aussi la sœur de François Poplin. Il y avait un foyer au centre de la grotte et puis les tables en planches un peu brutes sur des tréteaux, avec des bancs, tout autour le long des parois de la grotte. Un passage s'enfonçait d'abord largement puis en se rétrécissant vers le fond. Il y avait aussi des étagères très succinctes vers l'entrée et au fond. C'était convivial parce que c'était le moment où on se retrouvait tous, ceux du Bison, ceux du Renne, et ceux qui vquaient à d'autres travaux. Pour nous qui sortions de la grotte, on récupérait un peu de l'équilibre et de l'air. On discutait de tout et de rien. On refaisait le monde. On discutait de l'avenir, de notre avenir en tant qu'étudiant en archéologie.

[>QUESTION]: Et il y avait une issue aux questionnements ?

[>CK]: Non, c'était des échanges ordinaires bien souvent. On avait des tours de vaisselle aussi. Il fallait aller chercher l'eau à la Cure, remonter l'eau. On faisait le nettoyage dans la Cure, mais il y avait des choses qu'on nettoyait en haut. Je m'en souviens très bien.

[>CK]: Leroi-Gourhan a toujours été attentif à des horaires, c'est-à-dire qu'on ne fouillait pas après une certaine heure (à partir du moment où j'y étais en tout cas). Je sais que dans les premières années, c'était différent. Il y avait beaucoup moins de normes, d'ordre ou de règles. Là, il y avait un arrêt à 17h où l'on prenait une tasse de thé. Sur tous les chantiers que j'ai faits avec Leroi-Gourhan, il y a toujours eu l'arrêt à 17h. On commençait à une heure fixe (8h ou peut-être 8h30) et on s'arrêtait à 12h. On reprenait au plus tard à 14h et on s'arrêtait à 17h.

Une fois que le thé était pris, à 17h30, il y avait le cours qui était fait, soit par Brézillon ou Hours, soit par Leroi-Gourhan, soit par d'autres.

[>QUESTION]: Il n'y avait pas que Leroi-Gourhan qui donnait ses cours ?

[>CK]: Non, non, les trois, ses deux assistants. Dans mes souvenirs, Brézillon parlait plus des problèmes de technologie, de typologie, Hours des problèmes d'évolution, et Leroi-Gourhan des problèmes de méthodes. Ils essayaient de ne pas faire les mêmes cours. Ils étaient donc obligés de se les répartir. Ils devaient même se consulter un peu à l'avance. Il y a eu aussi André Vila qui travaillait sur le Renne avec Brézillon et José Garanger qui a fouillé une petite grotte avant la grotte du Trilobite. Vous savez, à ce moment-là, j'avais 21 ans et c'était la première fois que je venais sur un chantier. Je n'interférais pas dans le fonctionnement.

Je me souviens qu'il y avait aussi le poste de marquage qui était tenu par des anciens. En particulier, il y a eu Marie-Cécile Viale. Ça, c'est un souvenir parce que c'était une maîtresse femme. On entendait la voix de Marie-Cécile qui montait des bords de la Cure. La tente du marquage était installée à proximité du poste de lavage sur les bords de la rivière. Elle criait : « Qui est-ce qui fouille à tel endroit ? » Chacun rentrait alors la tête dans les épaules. On savait qu'il y avait un problème.

[>QUESTION]: Elle était seule sur ce poste ?

[>CK]: Quand elle y était oui, mais ça a tourné. J'ai dû faire moi aussi du lavage marquage, mais sous sa direction. Pour moi, c'était elle. Il y a dû y en avoir d'autres parce que je n'ai pas souvenir qu'elle y était toutes les fois où j'ai été à Arcy. Je suis allée à Arcy en 1961, 1962 avant de repartir pour le Soudan et puis en 1963.

[>QUESTION]: Et après cet exposé de fin de journée ?

[>CK]: Chacun vaquait à ses occupations : soit on se baignait s'il faisait beau, soit on circulait. On allait faire un tour dans la forêt. On partait avec Michel Girard. Il n'a peut-être pas toujours été là, mais avec lui qui était un enfant du coin, on allait chercher la voie romaine. Il y a aussi un endroit dans la forêt où il y a une carrière de sarcophages alors on allait la voir. Un détail à propos de la forêt : la forêt juste avant la grotte des fées servait de toilette. Un chemin qui montait vers le plateau séparait le côté fille du côté garçon. C'était pour le moins succinct. On allait aussi du côté des grottes de Saint Moré. Je me souviens d'un Suisse devenu depuis éminent archéologue et que j'ai souvent revu, Alain Gallay. Après le chantier, il sculptait des billes de bois assis sur les berges de la Cure. Le dimanche, en fonction des voitures, on prospectait dans les environs. Ainsi, nous avons été plusieurs fois à Vézelay avec Albert Hesse qui avait une voiture et le Père Hours qui nous racontait chaque chapiteau.

Je ne me souviens plus s'il y en a eu dès le départ, mais en tout cas la deuxième année, il y avait la visite de la Grande Grotte, pour tous les stagiaires bien sûr. À ce moment-là, les peintures n'avaient pas encore été trouvées. Il y avait aussi une sortie spéléo dans la Grotte des Fées.

[>QUESTION]: Par qui était-elle organisée ?

[>CK]: Par un membre de l'équipe de direction. Je me souviens particulièrement de Brézillon et Hours. Il est aussi possible que l'équipe de jeune spéléo qui parcourait toutes les grottes de ces méandres de la Cure ait participé. Dans mes souvenirs, il fallait rentrer par une petite chatière un peu longue. Il y avait le Père. Il s'est trouvé qu'une fille, dont le nom m'échappe (même si je me souviens très bien de sa tête) a été prise de claustrophobie dans la chatière. Et moi j'étais derrière. Le Père l'a fait reculer quasiment en la giflant pour lui faire plus peur et moi je lui tirais sur les pieds. Elle était coincée et complètement tétanisée.

Elle hurlait et elle ne voulait plus bouger. Et le Père l'a fait reculer. Je sais donc qu'il était là. Je pense que c'est Brézillon qui dirigeait un peu les opérations. Un jour, on se disait qu'on faisait la Grande Grotte et, un autre jour, la Grotte des Fées. Et puis j'ai également fait une sortie avec Albert Hesse. À ce moment-là, le Patron cherchait une connexion entre le Trilobite et la Galerie Schoepflin. Et du coup, avec Albert, on avait été tout à fait au bout de la Galerie Schoepflin. Il sondait les parois et était en tête avec tous ses appareils. Moi, j'avais tous les fils que je déroulais au fur et à mesure, derrière lui pour lui permettre d'avancer. Le boyau se rétrécissait. Il n'était déjà pas très large au départ. Et très vite on ne pouvait même pas se mettre sur les coudes. Après je les ai enroulés au fur et à mesure parce qu'on est reparti à reculons étant donné qu'on ne pouvait pas bouger autrement. J'ai dû faire ça la deuxième année. Dans mes souvenirs, j'ai l'impression d'être plus ancienne. Vous voyez, ce sentiment qu'on appartient à un groupe.

[>QUESTION]: Vous citez Michel Girard pour les anciens. Vous vous souvenez de ce noyau dur, de ses autres membres quand vous êtes arrivée en 1961 ?

[>CK]: Il y avait Michel Girard effectivement, qui en plus était du coin. Ça lui donnait une aura particulière. Il y avait Francine David, secrétaire de Leroi-Gourhan que nous voyions peu sur le chantier. Il y avait bien évidemment Roger Humbert, notre dessinateur topographe. Je n'ai pas beaucoup d'autres souvenirs. C'est loin, vous savez. Je n'ai pas de souvenir particulier, d'autres membres.

[>QUESTION]: Ou d'autres avec qui vous auriez noué des relations privilégiées ?

[>CK]: Je suis arrivée avec un certain nombre d'étudiants du certificat de Préhistoire. On s'est donc retrouvés à être plusieurs à déjà se connaître. Dans les stagiaires, il y avait des gens qui ne venaient pas seulement de Paris, mais de province. J'ai souvenir des visages, mais je serais incapable de vous donner les noms. Et puis après, à partir de ce noyau de gens que je connaissais de Paris, j'ai un peu dévié vers le noyau d'Arcy qui m'intégrait, petit à petit. Les anciens, Michel Brézillon, le Père Hours, etc.

Quand on travaillait après les cours du Musée de l'Homme, on se retrouvait très vite dans le département de technologie où Leroi-Gourhan avait son bureau. Il y avait aussi les ethnologues, donc Hélène Balfet qui était aussi présente. Elle est venue à Arcy et y a fouillé avant moi. Je n'ai pas souvenir de l'y avoir vue. Un réseau tournait autour de Leroi-Gourhan et le suivait. En même temps que Leroi-Gourhan avait mis en place son école de fouilles à Arcy, il avait organisé les stages d'ethnologie avec le Centre de Formation à la Recherche Ethnologique (CFRE) dont l'organisation était confiée à Hélène. Hélène a travaillé à la fois occasionnellement sur Arcy avec les étudiants de Préhistoire et régulièrement sur les stages du CFRE puisqu'elle en assurait une partie de la responsabilité. En 1966, Leroi-Gourhan m'a proposé de rentrer dans son équipe et je travaillais alors au Musée de l'Homme avec Hélène Balfet. Une étagère séparait le département en deux avec un passage. Il y avait la même thèse pour tout le monde. On était complètement immergés dans aussi bien l'ethnologie que l'archéologie.

[>QUESTION]: Et qu'est-ce que vous faisiez concrètement dans ce département ?

[>CK]: Quand j'ai intégré ce département en 1966 – donc après Arcy, et alors que Pincevent avait commencé –, on a fait des choses diverses. Leroi-Gourhan essayait d'élaborer un fichier sur l'habitat. On a donc travaillé sur ce fichier. J'ai ensuite été rejoint par Michèle Julien. Je ne me souviens plus de ce que l'on a fait, mais on a rangé du matériel. On était des petites mains, des techniciens et on travaillait sur ce que Leroi-Gourhan nous demandait de faire.

J'ai alors fait aussi beaucoup de moulages d'outils. En 1964, quand j'ai commencé Pincevent, Leroi-Gourhan m'a chargé de faire le remontage. J'ai donc fait beaucoup de remontages. Comme j'y 'intégrais des outils, j'en ai fait des moulages, car Brézillon et le Patron avaient besoin des outils. J'ai donc appris le

moulage de façon à pouvoir les intégrer à mes remontages tout en leur laissant les outils. J'ai appris sur le tas sous les conseils des restaurateurs du Musée de l'Homme et de Michel Brézillon. Dès 1964, Michel avait fait un moulage du sol de Pincevent. Il n'y a pas eu de moulage à Arcy sauf celui de la défense de mammoth dans le Renne. Il savait manipuler les produits. Il m'a aussi beaucoup aidé. Le moulage de l'habitation n° 1 de Pincevent, je l'ai faite avec lui. Ça a fait partie de ce que l'on avait fait pour l'année de l'inauguration, quand on a fouillé l'habitation n° 1 à Pincevent, l'année de la découverte. On a découvert Pincevent en mai et je crois qu'on a quitté Pincevent en octobre. J'ai dû prendre quinze jours de vacances en août parce qu'en plus, je rentrais de six mois au Soudan. J'avais donc enchaîné six mois au Soudan, immédiatement Pincevent. J'ai dû prendre quinze jours de vacances au mois d'août et on a fait le moulage en septembre.

[>QUESTION]: Sur les trois ans passés à Arcy, qu'est-ce qui a fait la différence ? Comment distingueriez-vous ces trois campagnes ?

[>CK]: Je pense que les différences viennent du fait que je savais que c'était ça que je voulais faire, vraiment.

[>QUESTION]: Arcy vous a conforté dans ce sentiment ?

[>CK]: Complètement. Autant quand j'ai commencé, c'était un peu idéalisé. C'était l'art pour l'art. Puis ce que j'ai appris avec Leroi-Gourhan m'a mis plus à l'aise. J'ai fini ma licence en trois ans au lieu de quatre en raison des deux missions de six mois. Aussi la dernière année, Leroi-Gourhan m'a conseillé de rajouter un certificat puisqu'il ne m'en restait plus qu'un à passer. J'ai pris « Art gréco-Romain » à l'institut d'art. Je connaissais le professeur que j'avais rencontré à Athènes lorsque j'ai passé le bac philo. Au bout de trois mois, j'ai arrêté. Cela ne m'intéressait pas alors que les cours de Préhistoire me passionnaient. Je pense que ce qui a fait la différence, c'est le fait qu'entre la première et la deuxième année, il y a eu le Pakistan où j'avais travaillé sous la direction de Jean Marie Casal. En dirigeant une équipe, en étant seule sur mon terrain, j'avais pris une certaine autorité. J'avais acquis et affiné la qualité du contact avec le sol.

[>QUESTION]: Vous avez appris à fouiller plus finement ?

[>CK]: Je ne dirai pas plus finement à ce moment-là parce qu'au Pakistan, ce n'était pas une fouille au petit grattoir, même si retrouver et suivre un mur de briques crues demande du doigté. C'est plus percevoir le terrain avec les doigts et avec la tête ; prendre confiance dans cette harmonie qui me lie au terrain. Fouiller plus finement sur Arcy et Pincevent, c'est reconnaître, avoir plus l'œil, percevoir effectivement des choses à la fois avec des doigts et avec la tête. Quand on commence, on a peur, on ne sait pas comment le faire. On a peur de détruire, d'autant plus qu'on nous inculque que fouiller, c'est détruire. On est donc beaucoup plus hésitant. Ce qui fait la différence, c'est une question d'autorité et de la technique. Je pense que c'est surtout ça.

[>QUESTION]: La première année à Arcy, vous avez travaillé sur cette zone de foyer dont vous avez parlé. Est-ce que c'était le cas des deux autres années ?

[>CK]: J'ai repris le foyer la deuxième année et après je ne me souviens plus. Je sais que Leroi-Gourhan m'avait aussi envoyé fouiller avec Raymond Kapps, un de ses amis du coin. C'était un site gallo-romain qui était fouillé dans un village à côté. Je ne me souviens plus du nom du site. Là aussi, je changeais d'expérience. D'une certaine façon, le fait de faire varier les lieux d'intervention – c'est-à-dire avoir travaillé sur la Préhistoire à Arcy, sur des périodes anciennes au Pakistan, sur du Gallo-Romain – m'a aidé à mieux appréhender ce que je faisais. Avec l'expérience, on augmente ses compétences.

[>QUESTION]: Même si les contextes étaient très différents, qu'est-ce que vous avez

individuellement et techniquement pris d'Arcy ?

[>CK]: J'ai appris ce que Leroi-Gourhan nous apprenait. Je retiens une adéquation entre les techniques mises en œuvre et l'objectif recherché. Tout dépendait de l'objectif et de la nature des terrains sur lesquels on travaillait. Même à Arcy, il y a des moments où l'on n'était pas uniquement au petit grattoir. On allait plus vite. On régulait l'effort investi en fonction de ce que le terrain promettait. Et pour le Pakistan, j'ai aussi dû m'adapter à un autre terrain, à d'autres manières de travailler, mais avec toujours le même objectif qui était d'abord de faire attention à la nature de ce que l'on faisait apparaître. Ensuite, il fallait être capable de s'adapter à des vitesses différentes. Par exemple, il fallait savoir que l'on ne fouille pas une maison romaine au petit grattoir. Et en même temps, revenant par exemple du Pakistan ou du Soudan, j'ai compris qu'il fallait être parfaitement capable de retrouver le petit grattoir, c'est-à-dire la précision qu'appelle une fouille préhistorique telle que Leroi-Gourhan la souhaitait. Il était nécessaire de tout enregistrer pour que derrière nous, un chercheur puisse réfléchir et analyser. D'une certaine façon, cela renvoie à la responsabilité qui nous incombe : où nous fouillons, ce que nous ne voyons pas disparaît pour toujours. Il ne faut donc pas seulement essayer de comprendre, mais voir.

[>QUESTION]: Vous parlez d'adaptation à des vitesses différentes. Quels types de moments demandaient une accélération de travail à Arcy ?

[>CK]: Il y avait des sondages. À l'avant, il y avait des moments où l'on était toujours dans des trucs un peu stériles. Donc effectivement, on allait plus vite que quand on était sur un foyer à l'intérieur. On s'adaptait.

[>QUESTION]: Et je ne vous ai pas encore questionné sur ce point, mais il y avait des fêtes. Vous en avez souvenir ?

[>CK]: Oui, j'ai le souvenir des fêtes à Arcy. Il y en avait au moins une qui marquait la fin de la session et qui rassemblait les stagiaires. Le Patron chantait en russe. Nous chantions tous et étions souvent déguisés. Mais je n'ai pas de souvenirs de m'être déguisée. Et puis il y avait des événements, des anniversaires. Je me souviens plus de celles de Pincevent qui sont plus proches dans le temps que celles d'Arcy. Mais je me souviens très bien de l'atmosphère de la grotte. Quand il y avait une fête comme ça, il y avait les enfants de Leroi-Gourhan qui venaient pour l'occasion avec Arlette Leroi-Gourhan parce qu'ils habitaient à Vermenton où le Patron avait une maison, donc pas très loin à ce moment-là.

Au fond, ce qui s'est petit à petit développé pour moi au cours de ces trois années, c'est vraiment l'intégration à l'équipe. Je revois... On a aussi fouillé avec Leroi-Gourhan à Moneteau une enceinte circulaire sur le parcours de l'autoroute A6. C'était l'échangeur de la sortie Moneteau, je crois. Brézillon avait dirigé la fouille. Leroi-Gourhan était là, mais c'est surtout Brézillon qui était là. On habitait chez Leroi-Gourhan à Vermenton. J'ai aussi souvenir des fermetures d'Arcy. On ramassait tout le matériel pour l'emporter à Vermenton où nous le montions dans les greniers de la maison. C'est cette intégration qui pour moi marque l'évolution pendant ces trois années. Il ne s'agit pas seulement de la participation à la fouille, mais à tout ce qui se passe autour. Cela devenait mon monde.

[>QUESTION]: Et pendant cette phase de rangement, toute la totalité des fouilleurs ne participait pas ?

[>CK]: Non, parce que la majorité des fouilleurs avait fini leur stage et était partie.

[>QUESTION]: Est-ce que certains noms de ceux auprès de qui vous étiez proches vous viennent à l'esprit ?

[>CK]: Des gens d'Arcy... Il y a si longtemps... Non... Effectivement. D'une certaine façon, ceux qui ont constitué ce noyau dur, ce sont aussi ceux qu'on a retrouvés à Pincevent. Ça m'est un petit peu difficile de faire la séparation entre les deux. En gros, le groupe qui tournait autour de Leroi-Gourhan, le groupe pour qui il était le Patron, c'était celui-là.

[>QUESTION]: Et vous, vous êtes entre les deux alors ?

[>CK]: Oui, mais j'ai intégré assez rapidement le groupe. Une des raisons aussi, c'est qu'il me semble que j'étais extrêmement à l'aise sur le terrain. J'aimais ça. Et du coup, j'étais toujours disponible pour venir sur le terrain. Quand on demandait : « On va faire tel truc, est-ce que tu peux venir ? » Quand il s'agissait d'aller fouiller, d'aller chercher, j'étais toujours prête. J'aimais ça.

Quand je suis rentrée du Soudan, Brézillon a demandé une équipe pour aller dans la forêt de Rambouillet, à Sonchamp. C'était complètement un autre site et puis ce n'était pas terrible. Leroi-Gourhan cherchait un site de plein air à ce moment-là et Brézillon allait faire des prospections quand on lui indiquait un site possible. Le soir, après une journée passée à Sonchamp qui se révélait sans grand intérêt, Brézillon nous dit : « demain je dois aller dans la région de Montereau voir un site qu'on nous a signalé, un site magdalénien qui est en train d'être détruit. Qui est-ce qui peut m'accompagner ? » Et j'ai dit oui. J'ai donc fait partie de l'équipe qui a trouvé Pincevent. Brézillon a immédiatement évalué l'importance du site et je suis restée sur place. Il y avait les bulls qui tournaient. Eux sont rentrés à Paris avec Francine David, etc. On était trois ou quatre. Il n'y avait pas Michel Girard. Il y avait une petite équipe de spéléo qui était autour de Michel Girard. Et Brézillon m'a donc laissé sur place. J'ai dormi chez une ancienne élève de Leroi-Gourhan, Isabelle Roux, qui habitait en face de Pincevent, de l'autre côté de la Seine, à La-Grande-Paroisse. Les fouilleurs amateurs qui suivaient les travaux de la sablière en s'intéressant au Gallo-Romain avaient avertie qu'ils trouvaient de plus en plus de silex taillés. J'ai passé la journée sur le site avec le bull en attendant que Brézillon rassemble rapidement l'équipe nécessaire pour ce qui n'était au départ qu'un sauvetage. Et très rapidement, on s'est aperçus que ce n'était pas ça.

Le site s'est révélé si important que l'État a acheté le terrain. Leroi-Gourhan a pu y développer son projet d'analyse ethnographique d'un sol d'habitat préhistorique en s'intéressant non seulement aux objets, mais aux relations que ces objets entretiennent entre eux. C'était plus difficile à Arcy. Ensuite, ce n'est plus l'histoire d'Arcy, c'est celle de Pincevent.

[>QUESTION]: La transition entre les deux s'est faite très vite finalement.

[>CK]: Oui, tout de suite. On a commencé à fouiller à Pincevent en mai 1964, soit deux mois avant ce qui devait être la campagne annuelle d'Arcy, mais André Leroi Gourhan n'y est plus retourné.

[>QUESTION]: Et d'un point de vue méthodologie, empirique simplement, comment diriez-vous que les deux sites se distinguent ?

[>CK]: Les deux sites se distinguent d'abord parce que l'un est un site en grotte. Les occupations sont contraintes par les parois avec une superposition des vestiges qui rendent la lecture beaucoup plus compliquée, mais que Leroi-Gourhan avait percée. Michèle Julien est en train de terminer la publication du châtelperronien. Elle montre qu'il existait ce que Leroi-Gourhan avait bien vu, c'est-à-dire la cabane. D'autres continuent à dire que ce n'est pas cela parce que dans une grotte, c'est impossible, etc. C'était pourtant l'objectif de Leroi-Gourhan, ce pour quoi il cherchait un site de plein air. C'était pour pouvoir développer ses idées d'une vision paléolithique, c'est-à-dire essayer de regarder un sol préhistorique comme il aurait regardé en ethnologue une habitation contemporaine. Comment s'organise l'espace, etc. ? Or, pour ça, il fallait que les activités puissent se développer non pas en se superposant, mais en s'étalant

dans l'espace. Pour lui, Pincevent a vraiment été essentiel. Du coup, la richesse qu'il subodorait du site de Pincevent l'obligeait à pousser encore plus loin ses méthodes de fouille, et ce d'autant plus qu'il ne fouillait pas lui-même, mais qu'il travaillait sur les documents que nous fabriquions. Il fallait donc que ces documents répondent à la précision dont il avait besoin pour étayer ses hypothèses et qu'ils soient aussi utilisables par d'autres.

En 1961, Arcy était déjà commencé depuis un certain temps et il y avait des habitudes, des manières de faire. On ne fouillait pas pareil dans les premières années, avant 1960. Par exemple, le point zéro avait été mis sur un arbre. Un arbre, ça pousse, ça bouge. Par conséquent, le point zéro bougeait tout autant. Du coup, pour se retrouver dans les plans, c'était une catastrophe. Et puis, à Arcy, il y avait un mode de vie qui était complètement différent. Il s'est un peu structuré quand Leroi-Gourhan a fouillé Arcy avec des étudiants peut-être plus jeunes ou du moins formés dans le cadre de ses cours au Musée de l'Homme. Il y avait les cahiers de fouille, les mètres carrés, mais quand on reprend les notes, on voit qu'il y avait des choses qui étaient un peu plus floues, des choses que l'on a plus ou moins bien vues, bien notées. Il y avait des erreurs de mètres carrés, etc.

[>QUESTION]: Ces erreurs ne mettaient pas Leroi-Gourhan dans une colère noire ?

[>CK]: Non, il ne s'en est pas vraiment rendu compte vu qu'il n'a pas publié Arcy. Sur le tas, ça ne se voyait pas. C'est quand on reprend les données après. Nous qui avons l'habitude de Pincevent et de la rigueur de Pincevent, on voit la différence.

Par exemple, en tant que technicienne de l'équipe, j'ai travaillé avec le Père Hours au moment où Leroi-Gourhan est rentré au Collège de France. Et avec le Père, ils ont voulu reprendre toutes les données, tous les plans pour en faire des fiches par mètres carrés, en vue d'une publication. C'était infernal. Les mètres carrés bougeaient de quelques centimètres chaque année. Après quand il fallait faire coïncider les mètres carrés, ça ne marchait pas. La méthodologie existait, mais son application avait un certain flou. Je me souviens que, alors que je travaillais avec le Père dans les caves du Collège de France sur ce fichier, lorsque je lui présentais un problème, il réfléchissait et répondait : « 1958, m2 X, ce devait être X qui fouillait là : il avait une peine de cœur et la tête ailleurs... » ou « ce doit être la fois où on a fouillé à la lueur des phares... », etc. Et pour une zone particulièrement précise et claire : « ça, c'est du Nicole Chavaillon... ».

[>QUESTION]: Il y avait une certaine liberté laissée au fouilleur ?

[>CK]: Oui. Je pense que l'importance qui y était attachée n'était pas la même. À Pincevent, notre point zéro était un point zéro fixe. Même si de temps en temps on le perdait, on le retrouvait toujours.

Pour la publication du niveau IV20, on a repris avec Michèle Julien les fouilles de 1964. Aucun problème : on pouvait travailler de manière aussi précise qu'avec les plans fait quinze ans plus tard. Après, le seul problème est le fait que la première année, Leroi-Gourhan pensait qu'il n'y avait qu'un seul niveau. Nous ne savions pas lire la stratigraphie dans les coupes à argile lissée. À ce moment-là, on ne voyait qu'un seul niveau. Et quand les pièces étaient à des niveaux légèrement différents, elles étaient normalement interprétées comme appartenant au même niveau. Il s'avère qu'il y avait des différences un peu importantes. Donc à la fouille, nous avons appris à travailler avec Leroi-Gourhan. On a vu qu'il y avait des objets qui passaient les uns en dessous des autres. On ne comprenait pas pourquoi. Mais l'enregistrement est tel qu'on a pu avec Michèle séparer ce qui relevait du niveau IV20 et ce qui n'en relevait pas. Et ça cinquante ans après.

[>QUESTION]: Vous associez beaucoup de noms à Pincevent, un peu moins à Arcy. Les noms s'oublient plus facilement. Est-ce qu'il vous reste des émotions fortes que vous auriez connues à Arcy ?

[>CK]: Négativement, non. J'ai aimé Arcy. J'ai aimé la vie de chantier. J'ai aimé fouiller dans le Bison. On était effectivement dans la grotte tandis que les autres étaient dehors. On avait l'impression d'un statut particulier. Pas d'émotions fortes, plutôt un plaisir constant.

[>QUESTION]: Il n'y a pas eu de moments de découvertes par exemple qui vous auraient marqué ?

[>CK]: Non, parce que très vite, j'ai appris qu'en Préhistoire, la découverte est quand même exceptionnelle. Quand j'ai travaillé dans des cimetières (de je ne sais plus quelle période) au Soudan, il y avait des puits avec des chambres qui partaient sur le côté. Là, c'est vrai qu'on a retrouvé des choses extraordinaires. Souvent on me demande : « Qu'est-ce que ça vous a fait d'avoir retrouvé un masque mortuaire avec de l'or ? ». Lorsque l'on évalue l'importance, plus c'est important, plus il faut vérifier qu'on a pris les mesures, les photos, qu'on a tout noté tous les détails, qu'on n'a rien oublié. C'est bien après qu'arrive l'émotion, ou une certaine satisfaction plutôt. Je ne dirais pas émotion. Sur le moment, c'est au contraire une déferlante de : « Qu'est-ce que j'ai oublié ? Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? » Tout en sachant qu'il faut que je donne au responsable de la fouille non seulement l'objet, mais tout ce qu'il y a autour. Et de façon parfaitement précise. Ne rien oublier. Au Soudan, j'ai souvenir d'avoir trouvé un très beau collier et l'avoir porté après. C'était drôle. C'était plus un jeu d'ailleurs, mais sur le moment, ça a vraiment été une série de : « Ne rien oublier ».

[>QUESTION]: Et la Galerie Schoepflin ?

[>CK]: La Galerie Schoepflin, je ne l'ai pas trouvée, je suis simplement rentrée dedans. Effectivement, c'était impressionnant, mais c'était déjà découvert. Leroi-Gourhan avait déjà fait un chemin donc elle devait être moins impressionnante que ce qu'elle avait dû être lorsqu'ils l'ont découverte. C'est sans doute la difficulté d'accès, puis la petitesse de cette cavité qui participait de l'émotion.

Cette émotion, je l'ai peut-être eue plus sur un site en visiteuse. C'était la grotte de la Garma dans la région de Santander, un site espagnol en grotte. Il y a un sol comme celui de la Galerie Schoepflin, mais plus tardif, Magdalénien. C'était au fond d'une très grande grotte, là aussi difficile d'accès. Le sol n'avait pas été recouvert. Tous les vestiges étaient là. On voyait les traces de hutte, les restes d'occupation, de la faune. Et au mur, il y avait les peintures. Ça, c'était une vraie émotion.

[>QUESTION]: Et ça tient à quoi ?

[>CK]: C'est moins l'émotion que le plaisir lié à la Préhistoire en elle-même. Je retrouve plus ce plaisir à Pincevent aussi parce que j'y ai affiné mon doigté si je puis dire. Et le fait d'avoir fouillé petit à petit dès la fouille de l'habitation n° 1 a permis de faire ressortir une vision nette, l'impression que les magdaléniens étaient partis la veille. Je me souviens qu'on a passé des heures le soir assis autour de l'habitation n° 1. C'était extraordinaire, à regarder et à imaginer ces hommes. Le foyer était bien visible, parce que les choses étaient bien étalées. On se disait « Il a dû s'asseoir là, commencer à tailler, puis s'approcher du foyer... ». Ces « ils », on vivait avec eux.

On n'avait pas cette impression à Arcy puisque c'est vraiment un palimpseste, un empilement de vestiges qui ne rend pas les choses visibles. Pour le Bison et le foyer qui est à l'intérieur, c'était une émotion parce que c'était un foyer, mais en même temps, on n'avait pas de recul. Le sol n'est pas visible donc on n'a pas du tout le même type d'émotions. Et puis, peut-être que j'avais aussi acquis de la technique et que donc j'étais plus libre à Pincevent. J'étais moins fermée sur le fait d'essayer de bien faire. C'était plus naturel.

[>QUESTION]: Mais ce regard se routinise forcément ?

[>CK]: Jamais. Jamais. On peut passer des heures sur un amas de débitage ou sur une nappe d'esquilles près d'un foyer. Il faut que ce soit bien rendu. Faut que ça sorte pour la personne qui voit, que ça lui saute aux yeux. Et puis, en même temps, à partir du moment où, à Pincevent, on a commencé à avoir une idée de l'organisation de l'espace au fur et à mesure que l'on retrouvait les choses, on enrichissait par la parole : « Tu vois. Il a dû faire ci. Il a dû faire ça. Ils ont été comme ci. Ils ont été comme ça ».

[>QUESTION]: Vous scénarisiez le sol ?

[>CK]: Très vite. À Arcy, c'était moins scénarisé. C'était beaucoup plus compliqué. C'était très difficile, entre les plaquettes tombées du plafond et l'empilement. Je pense qu'aujourd'hui, je reconnaitrais les choses, mais à ce moment-là, je n'étais pas capable. Je n'étais pas capable d'être sensible à une certaine concentration. D'autant plus que j'ai vu les plans de Pincevent. Je pense que ça me serait plus lisible, comme ça a dû l'être pour Brézillon, Leroi-Gourhan ou Hours.

[>QUESTION]: Sauf pour le foyer finalement ?

[>CK]: Le foyer oui, il était tout seul au fond de la grotte, mais c'est une façon aussi de scénariser. Absolument. Quand on se posait la question de : « Pourquoi ils sont venus le faire ici ? On ne peut même pas se tenir accroupis ». Oui, et c'est ce qui est intéressant quand on fouille. Ça, c'est vraiment le monde de Leroi-Gourhan. Quand on fouille, il y a toujours les hommes derrière.

[>QUESTION]: C'est quelque chose que faisait Leroi-Gourhan cette scénarisation ?

[>CK]: Alors, je n'ai pas souvenir que ça se faisait à Arcy, mais à Pincevent oui, justement parce que Leroi-Gourhan ne fouillait pas lui-même. Tous les soirs, quand on avait fini, on retirait les planches sur lesquelles on avait travaillé. Comme à Arcy, on nettoyait. Et le matin, avant de les réinstaller, Leroi-Gourhan faisait d'abord le tour du chantier. Il commentait ce qu'il voyait. Il demandait à ceux qu'il dirigeait ce qu'ils pensaient par rapport à la veille, ce qu'il y avait de nouveau et ce qu'il se passait. Ça partait des vestiges. On disait : « Là, il y a un cercle autour du foyer. Il ne devait pas être placé comme ça ». Il y avait un commentaire sur ce que le site donnait à voir et celui qui était responsable ajoutait : « Oui, il faudrait que l'on travaille un peu plus dans cette région parce que je crois qu'on n'a pas encore atteint le niveau ». Il y avait une relation avec le Patron qui était d'autant plus forte que l'on savait qu'on était ses mains. Il fallait qu'on lui donne une vraie réflexion sur ce qu'on faisait. Et donc, on ne parlait pas à la légère, mais on essayait vraiment d'aller au bout de notre réflexion. Et puis après, il passait nous voir dans la journée. Celui qui était responsable sortait des planches pour lui montrer où la fouille en était. Mais ce n'était pas la visite du matin sur un sol largement découvert. C'était autre chose. C'était un suivi dans la journée pour essayer d'avancer, de voir un petit peu mieux, de comprendre davantage. La visite du matin était davantage une vraie visite de réflexion et de scénarisation en partant des vestiges : « Ils s'organisent de telle façon. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ? »

Dans beaucoup de fouilles et pendant très longtemps, chacun fouillait. On lui donnait un bout, un mètre carré et il descendait dans son demi-mètre carré. Chez Leroi-Gourhan, jamais. On fouillait toujours en liaison avec les autres, c'est-à-dire que si vous travailliez un peu plus vite, vous alliez aider celui d'à côté de façon à descendre de façon raisonnée et non pas en faisant des trous. C'est plus sensible à Pincevent, mais c'est la même chose à Arcy. On ne descendait pas dans un trou. Fallait être en liaison avec l'ensemble du terrain. Il ne fallait jamais ignorer ce qu'il se passait à côté. Pourtant, à Arcy c'était chahuté, mais ça, c'était quelque chose que Brézillon et Hours suivaient attentivement. Ils nous disaient : « Allez un peu plus à gauche, c'est pas assez descendu. Ralentissez à cet endroit ».

[>QUESTION]: Donc la question du rythme elle intervient tout le temps finalement.

[>CK]: Tout le temps. Celui qui est responsable de la fouille a ça dans la tête tout le temps.

[>QUESTION]: Dans le seul objectif de restituer une vision parlante ?

[>CK]: Oui, et globale. Obliger chacun à s'inscrire dans cette vision globale et non pas dans le petit bout qu'il a devant les yeux, sinon vous avez quelque chose qui n'a pas de sens. C'est pour ça que Leroi-Gourhan a été plus loin à Pincevent : il faisait des dossiers par mètre carré. À Arcy, c'était des zones, mais sans dossier par mètre carré. Il y avait le cahier de fouille qui circulait. On disait où l'on était et puis il y avait le relevé général à la fin alors qu'à Pincevent, il y a un dossier par mètre carré. Même si l'on travaille sur un mètre carré, avec des notes, un plan, si l'on s'étale dans le mètre carré d'à côté, on va prendre le dossier d'à côté. Ça n'empêche pas la vision globale, mais l'enregistrement restera quand même par mètre carré. C'est Leroi-Gourhan qui a instauré cela. Et dans les autres fouilles, pendant très longtemps, c'était chacun son trou.

[>QUESTION]: Est-ce qu'il y a des anecdotes banales, ordinaires qui vous viendraient à l'esprit ?

[>CK]: Oui, c'est plus la vie sur ce bord de Cure, avec la Cure juste à côté, les réveils avec cette eau qui coule, avec le biniou d'abord, la manière dont on monte vers le Trilobite pour aller manger. C'est la présence de Leroi-Gourhan qui était assez forte, même si dans mes années d'Arcy, je l'ai quand même moins vu que le Père Hours. C'était vraiment avec lui que je travaillais. Je n'ai pas d'anecdotes particulières. Il faudrait que je réfléchisse pour vous en trouver, mais là c'est plus des sensations positives. Je le disais, j'ai vraiment aimé cette manière de vivre. J'aime fouiller et fouiller à Arcy, c'était agréable parce que c'était un bel endroit. La préparation, le lavage du matériel dans la Cure dans laquelle on finissait par se baigner. Même les fêtes, j'en ai des souvenirs avec l'atmosphère de la grotte du Trilobite, avec les loirs qui circulaient au-dessus de nous. Je sais que le dimanche — on fouillait le samedi, mais on ne fouillait pas le dimanche — Albert Hesse, le Père et moi, on allait visiter Vézelay. Le Père nous y emmenait et nous expliquait l'histoire de chaque linteau. Il les connaissait tous, y compris l'histoire de Vézelay. C'est des souvenirs, des bouts comme ça. Arcy reste effectivement, comme vous le disiez, le premier site où j'ai trouvé un équilibre ; celui entre le savoir, l'expression manuelle, le contact avec la terre, cette manière d'entrer dans le passé avec ses mains. Immédiatement, j'ai aimé ça. Et pour moi Arcy, c'est ce plaisir de la fouille, de la réflexion autour de la fouille. Sur Arcy, je pense que c'est parce que j'ai travaillé avec le père Hours que ça s'est très bien passé. Je pense que cette empathie que j'ai avec le sol lui a été sensible et que c'est lui qui a permis ma mission au Pakistan. Pour lui, j'étais quand même un parmi d'autres. Je n'ai pas souvenir de conversation privilégiée. Je suis désolée parce qu'Arcy c'est loin. C'est vraiment le début.